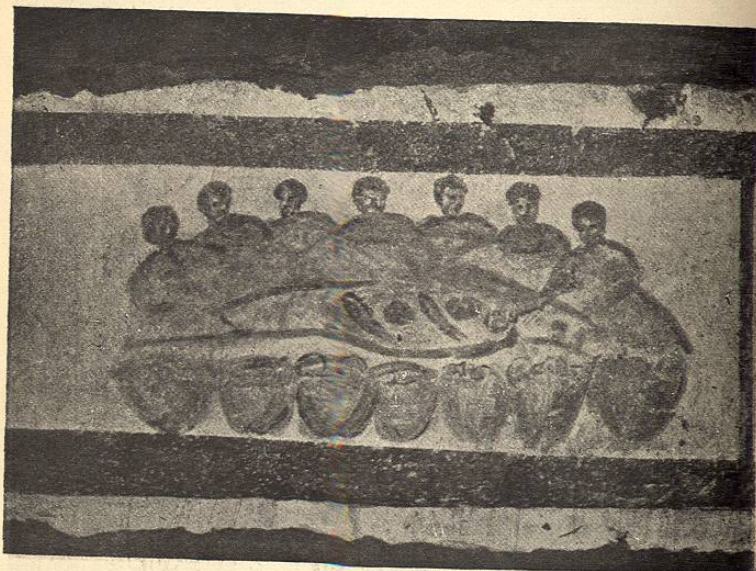


conventionnelle, idéaliste, qui rappelle le repas du lac de Tibériade. Dans la chapelle des Sacraments, elle est peinte auprès de la table chargée du pain et du poisson : évidemment l'expression de la même idée se poursuit. La signification du poisson n'est pas douteuse : « Piscis assus, Christus passus » (1). S. Prosper d'Aquitaine (2) dit que Notre-Seigneur s'est offert à tous comme « poisson sauveur qui chaque jour illumine et nourrit. » Ce mot n'est-il pas une allusion au



poisson qui guérit Tobie aveugle et lui rendit la vue ?

Les corbeilles de pains sont une très ancienne manière de représenter l'Eucharistie : elles se trouvent dans la « fractio panis » de Priscille. Le miracle même de la multiplication des pains, auquel elles font allusion, n'est figuré qu'à une

1. S. Aug., *In Joan.*, tract. 123 (*P. L.*, t. XXXV, col. 1966).

2. Ou l'auteur du traité *De promissionibus et predictionibus Dei*, imprimé à la suite des œuvres de S. Prosper : « Latine piscem sacris litteris, majores nostri hoc interpretati sunt, quod est, Jesus Christus Filius Dei Salvator piscis in sua passione decoctus, cujus ex interioribus remediis quotidie illuminamur et pascimur. » *Op. cit.*, p. 23, c. 39 (*P. L.*, t. LI, col. 816).

époque postérieure. — On rencontre aussi dans le même cycle la représentation du miracle des noces de Cana. Elle est fréquente sur les sarcophages, mais rare dans les peintures des catacombes. Mgr Wilpert en a découvert un exemple dans un arcosole du cimetière des Sts-Pierre et Marcellin.

Dans cette même catacombe et dans quelques autres, on voit des peintures de banquets qui doivent être distinguées de celles dont il a été question plus haut. Les personnages n'y sont plus constamment au nombre de sept, mais en nombre variable. On a cru y reconnaître les agapes ; mais cette interprétation est peu probable, car l'art chrétien primitif s'est rarement servi des scènes de la vie réelle. On y verrait



plus justement l'image du banquet céleste, promis par Notre Seigneur (1), et secondairement un symbole de l'Eucharistie. Il est à remarquer que certains tombeaux païens présentent aussi des scènes de repas, dans lesquels même figurent le pain et le poisson ; c'est la représentation des banquets funéraires, et le poisson indique un repas d'un certain luxe. Les artistes chrétiens ont donc pu, là encore, s'inspirer de l'art païen. Une belle peinture du banquet céleste orne le vestibule du cimetière de Domitille. Bien que la fresque soit très endommagée, on peut reconnaître encore deux personnages assis devant une table à trois pieds portant un poisson et des pains, et à côté un serviteur, le « dapifer », qui tient un plat. Cette peinture est du II^e siècle. Les scènes

1. *Luc.*, XXII, 29.

de banquets sont reproduites six ou sept fois à Sts-Pierre et Marcellin ; ce sont des fresques du III^e siècle. Elles présentent toujours près de la table deux femmes qui président le repas ; les inscriptions indiquent qu'il faut y voir des personnages symboliques, la Paix et la Charité : IRENE DA CALDA, AGAPE MISCE MI. Ce mot MISCE rappelle le mélange du vin et de l'eau usité dans les banquets anciens, employé aussi pour le sacrifice eucharistique ; pareille expression se rencontre dans l'inscription d'Abercius.

Un autre repas, moins souvent représenté, est celui des cinq vierges sages. On l'a trouvé dans un arcosole du cimetière majeur de S^{te} Agnès entre la chapelle de Ste-Émérentienne et l'arénaire : au milieu est une Orante ; d'un côté, les cinq vierges portant des flambeaux allumés ; de l'autre, quatre d'entre elles assises à une table, la cinquième étant figurée par l'orante : c'est le festin des noces de l'Époux céleste (1). Les cinq vierges, mais sans la table, sont également représentées au cimetière de Ste-Cyriaque.

Le vase de lait est aussi un symbole de l'Eucharistie. C'est la nourriture que Ste Perpétue, dans une de ses visions, reçut du divin Pasteur :

« Je montai, dit-elle, et je vis l'étendue immense d'un jardin, et au milieu de ce jardin un homme assis, ayant les cheveux blancs et un habit de berger, occupé à traire des brebis ; et autour de lui, debout, plusieurs milliers d'hommes vêtus de blanc. Et il leva la tête et me regarda, et me dit : Tu es la bienvenue, ma fille. Et il m'appela, et il me donna une parcelle de lait caillé qu'il venait de traire, et je la reçus les mains jointes, et je la mangeai ; et tous les assistants dirent : Amen. Et au son de la voix, je m'éveillai, ayant dans la bouche quelque chose de doux. »

Nous avons déjà cité (2) la fresque des cryptes de Lucine représentant le Bon Pasteur avec le vase de lait, et (3) celle qui représente le vase de lait entre deux brebis. Au cimetière

1. Cf. Wilpert, *Die gottgeweihten Jungfrauen*, p. 69, qui préfère y reconnaître les vierges folles.

2. *Supra*, p. 279

3. *Supra*, p. 280.

de Domitille, on voyait une brebis près du vase de lait attaché à un bâton qui signifie le Pasteur. Les découvertes faites à Sts-Jean et Paul prouvent que le même symbole fut usité jusqu'au VI^e siècle ; il est en effet représenté devant l'entrée du « tablinum » de la maison des deux martyrs.

Le raisin, rarement peint, mais souvent gravé sur les pierres sépulcrales, a la même signification. — La manne, figure de l'Eucharistie (1), se voit dans un arcosole de Ste-Cyriaque.

Il convient de rapprocher de ces monuments deux célèbres inscriptions, dont nous avons différé de parler jusqu'ici, parce qu'elles servent de confirmation à nos interprétations des peintures catacombales : les inscriptions de Pectorius et d'Abercius.

L'inscription de Pectorius, trouvée à Autun en 1839, a été publiée et commentée par D. Pitra (2). C'est un monument qui remonte peut-être au commencement du III^e siècle. Elle contient une partie dogmatique ainsi conçue :

Ἰχθύος οὐρανίου θεῖον γένος ἤτορι σεμνῷ
 Χρῆσε λαβῶν(ν) πηγῆ)ν ἄμβροτον ἐν βροτείς
 Θεσπεσίων ὑδάτ(ω)ν τὴν σὴν φίλε θάλπειο ψυχ(ή)ν
 Ὑδάσιν ἀεινάοις πλουτοδότου σοφίης
 Σωτῆρος δὲ ἀγίων μελιηδέα λάμβανε βρωσίν
 Ἔσθιε πινάων ἰχθὺν ἔχων παλάμαις.

« Piscis caelestis divinum genus corde puro utere, hausta inter mortales immortalis fonte aquarum divinitus manantium. Tuam, amice, foveto animam aquis perennibus sapientiae largientis divitias. Salvatoris sanctorum dulcem sume cibum ; manduca esuriens piscem tenens manibus. » Les fidèles, « race divine du poisson céleste », sont invités à se nourrir d'une nourriture sainte et, selon l'ancien usage liturgique, à recevoir entre leurs mains les espèces consacrées.

1. *Joan.*, VI, 59.

2. Cf. Pitra, *Spicil. Solesm.*, III, p. 554-564 ; — de Rossi, *Inscrip. christ.*, vol. II, p. I, p. XX ; — Pohl, *Das Ichthysmonument von Autun*, Berlin, 1880.

Celle d'Abercius, évêque d'Hiéropolis en Phrygie (1), était connue par les Actes de ce Saint. En 1882, un archéologue anglais, M. Ramsay, découvrit en Asie-Mineure une inscription identique, sauf le nom du personnage, et qui portait la date 300 de l'ère phrygienne (216 de notre ère) (2). Celle-ci est évidemment une imitation de celle d'Abercius, car par suite du changement de nom (ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ au lieu de ΑΒΕΡΚΙΟΣ) la mesure d'un hexamètre se trouve rompue.



FRAGMENT DE L'INSCRIPTION D'ABERCIOUS.

1. Probablement le même personnage que l'Avircius Marcellus, dont parle Eusèbe (*H. E.*, V, 16), qui était célèbre par un traité contre les Montanistes. — Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1^a, p. XII sq.; — *Bullet.*, 1882, p. 82; — Duchesne, *Bullet. critiq.*, 1882, p. 135; *Rev. des quest. historiq.*, 1883; *Mélanges de l'École française*, 1895, p. 155 sq.

2. Cf. art. de M. Ramsay dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, juill. 1882.

ΕΚΛΕΚΤΗΣΠΟ
 ΛΕΩΣΟΠΟΛΕΙΤΗΣ
 ΤΟΥΤΕΠΟΙΗΣΑ
 ΖΩΝΙΝΕΧΩΦΑΝΕΙ...
 ΣΩΜΑΤΟΣ ΕΝΘΑ
 ΘΕΣΙΝΟΥΝΟΜΑ
 ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΝΤ
 ΩΝΙΟΥ ΜΑΘΗΤΗΣ
 ΠΟΙΜΕΝΟΣ ΑΓΝΟΥ
 ΟΥ ΜΕΝΤΟΙΤΥΜΒΩ
 ΤΙΣΕΜΩΕΤΕΡΟΝΤΙ
 ΝΑΘΣΕΙ ΕΙΔΟΥΝ ΡΩ
 ΜΑΙΩΝ ΤΑΜΕΙΩ ΘΗΣΕΙ
 ΔΙΣΧΕΙΛΙΑΧΡΥΣΑ
 ΚΑΙΧΡΗΣΤΗ ΠΑΤΡΙΑΙ
 ΙΕΡΟΠΟΛΕΙ ΧΕΙΛΙΑ
 ΧΡΥΣΑΕΓΡΑΦΗ ΕΤΕΙΤ
 ☩ ΜΗΝΙ ΣΤ · ΖΟΝΤΟΣ
 ΕΙΡΗΝΗ ΠΑΡΑΤΟΥΣΙΝΚΑ.
 ΜΝΗΣΚΟΜΕΝΟΙΣΠΕΡΙΗΜΩΝ (1)

L'inscription d'Abercius serait donc antérieure à l'an 216. De cette dernière M. Ramsay retrouva, quelques années après, deux fragments. Le plus considérable a été envoyé par le sultan Abdul-Hamid au Souverain Pontife Léon XIII à l'occasion de son jubilé sacerdotal; M. Ramsay y a joint l'autre fragment, qu'il avait emporté en Écosse. L'inscription était gravée sur trois côtés d'un cippe sépulcral (2); elle se composait de 22 vers, dont chacun formait deux lignes. Voici le texte, les majuscules représentant la partie retrouvée :

1. « Citoyen d'une ville noble, j'ai élevé ce monument de mon vivant, afin que mon corps y fût déposé. Mon nom est Alexandre, fils d'Antoine, disciple du Pasteur immaculé. Si quelqu'un place un autre tombeau au-dessus du mien, qu'il paie à la caisse des Romains deux mille pièces d'or, et mille à Hiéropolis, ma chère patrie. Écrit l'an 300, le 6, moi vivant. Paix au passant qui se souvient de nous. »

2. D'autres archéologues pensent qu'elle était gravée tout entière sur un seul côté.

I^{er} Côté :

1	Ἐκλεκτῆς πόλεως πολεῖ της τοῦτ' ἐποίησα	Electae civitatis hoc feci
2	ζῶν ἴν' ἔχω καιρῶ σώματος ἔνθα θέσιν	Vivens ut habeam (cum tempus erit) corporis hic sedem
3	οὐνομ' Ἀβέρκιος ὧν ὁ μαθητῆς ποιμένος ἀγνοῦ	Nomen mihi Abercius discipulus (sum) pastoris casti
4	ὃς βόσκει προβάτων ἀγέλας ὄρεσιν πεδίοις τε	Qui pascit ovium greges in montibus et agris
5	ὄφθαλμοὺς ὃς ἔχει μεγάλους πάντη καθορώντας	Cui oculi sunt grandes ubique conspi- cientes
6	οὗτος γὰρ μ' ἐδίδαξε (τά ζωῆς) γράμματα πιστά	Is me docuit litteras fideles (vitae).

II^e Côté (Musée de Latran) :

7	ΕΙΣ ΡΩΜΗΝ ὃς ἔπεμψεν ΕΜΕΝ ΒΑΣΙΛΕΙΑΝ ἀθρῆσαι	Qui Romam me misit regnum contem- platurum
8	ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΝ ἰδεῖν χρυσός ΤΟΛΟΝ χρυσοπέδιλον	Visurumque reginam aurea stola aureis calceis decoram
9	ΛΑΟΝ ΔΕΙΔΟΝ ἐκεῖ λαμπράν ΣΦΡΑΓΕΙΔΑΝ ἔχοντα	Ibique vidi populum splendido sigillo insignem
10	ΚΑΙ ΣΥΡΙΑΣ ΠΕΔΟΝ ἴειδα ΚΑΙ ΑΣΤΕΑ ΠΑΝΤΑ Νίσιβιν	Et Syriae vidi campos urbesque cunctas Nisibin quoque
11	ΕΥΦΡΑΤΗΝ ΔΙΑΒΑΣ ΠΑΝ ΤΗ ΔΕ ΕΣΧΟΝ ΣΥΝΟμίλους	Transgresso Euphrate. Ubique vero nactus sum (familiariter) colloquentes
12	ΠΑΝ ΛΟΝ ΕΧΟΝ ΕΠΟ	Paulum habens...
13	ΠΙΣΤΙΣ πάντη δὲ προῆγε ΚΑΙ ΠΑΡΗΘΗΚΕ τροφήν ΠΑΝΤΗΧΟΥΝΑ πόπηγῆς	Fides vero ubique mihi dux fuit Praebuitque ubique cibum piscem e fonte
14	ΠΑΝΜΕΓΕΘΗ ΚΑΘΑΡΟΝ ὄν ΕΔΡΑΣΑΤΟ ΠΑΡΘΕΝὸς ἀγνή	Ingentem purum quemprehendit virgo casta
15	ΚΑΙ ΤΟΥΤΟΝ ΕΠΕΔΩΚΕ ΦΙ ΛΟΙΣ ΕΣΘΙΕΙΝ ΔΙΑ ΠΑΝΤΟΣ	Deditque amicis perpetuo edendum
16	οἶνον χρηστον ἔχουσα κέρασμα διδοῦσα μετ' ἄρτου	Vinum optimum habens ministrans (vinum aquae) mixtum cum panē.

III^e Côté :

17	ταῦτα παρεστὼς εἶπον Ἀβέρκιος ὧδε γραφῆναι	Haec adstans Abercius dictavi heic inscribenda
18	ἑβδομηκοντοστόν ἔτος καὶ δεύτερον ἦγον ἀληθῶς	Annus agens vere septuagesimum secundum
19	ταῦθ' ὁ νοῶν εὔξαιτο ὑπέρ Ἀβερκίου πᾶς ὁ συνωδός	Haec qui intelligit quique eadem sentit oret pro Abercio

20	οὐ μέντοι τύμβῳ τις ἐμῶ ἕτερόν τινα θήσει	Neque quisquam sepulcro meo alterum superimponat
21	εἰ δὲ ῥῶν Ῥωμαίων ταμείῳ θήσει δισχίλια χρυσᾶ	Sin autem inferat aerario Romanorum aureos bis mille
22	καὶ χρηστῆ πατρίδι Ἱερο πόλει χίλια χρυσᾶ	Et optimae patriae Hieropoli aureos mille.

Pour qui connaît le symbolisme de la langue chrétienne primitive, le sens de ces inscriptions n'est pas douteux. Le « chaste pasteur », c'est celui de l'Évangile, qui « animam suam dat pro ovibus » (1).

L'ΙΧΘΥΣ ΠΑΝΜΕΓΕΘΗΣ, c'est le poisson dont parle Tertullien (2), « nos pisciculi secundum ἰχθύον nostrum Jesum Christum in aqua nascimur », celui qui formait la nourriture des fidèles et qui toujours figure dans les banquets des catacombes. Le royaume, la reine, qu'Abercius vit à Rome, c'est la communauté chrétienne, l'Église illustre entre toutes par ses fondateurs et par sa foi (3). La vierge chaste, c'est encore l'Église, ou peut-être la T. Ste Vierge. La discipline du secret rend nécessaire ce langage mystérieux et symbolique ; mais les initiés le comprennent parfaitement : « Haec qui intelligit quique eadem sentit... » (4).

Le Dr Gerhard Ficker, de Halle, a contesté cette interprétation (5). Pour lui, Abercius est un prêtre de Cybèle, et l'inscription est païenne. Mais les raisons qu'il en donne ne sont guère solides. Il objecte d'abord la forme du monument : or il est certain qu'il y a eu des cippes chrétiens dans les cimetières en plein air (6). — On ne trouve, dit-il, dans cette inscription aucune allusion au dogme de la résurrection ; une inscription chrétienne du II^e siècle en aurait certainement renfermé quelqu'une. Mais n'est-ce pas faire allusion à la vie future que de se recommander aux prières des survivants ?

1. *Joan.*, X, 11.2. *De baptismo*, c. 1 (P. L., t. I, col. 1198).3. *Rom.*, I, 8.4. Origène, presque un contemporain d'Abercius, dit aussi : « Novit qui mysteriis imbutus est. » (*Hom. in Levit.*, IX, 10). — « Quae norunt qui initiati sunt. » (*In Exod.*, VIII, 4).5. Dans les *Sitzungsberichte der könig. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1894, p. 87 sq.6. Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1879, p. 102 ; 1872, p. 99, 100 ; — mon article dans le *Nuovo bullet.*, 1895, p. 11-13.

Le nom même de la résurrection est d'ailleurs assez rare dans les inscriptions des catacombes. Il n'est pas soutenable qu'on ait copié une inscription païenne pour Alexandre, qui était chrétien. — La partie positive du système de M. Ficker est encore plus difficile à établir que la partie négative. Identifier Cybèle avec la « virgo casta », et Attis avec l'Ἰχθύς de l'inscription d'Abercius, c'est se jeter dans les hypothèses fantaisistes. Une des obligations imposées aux adorateurs de Cybèle était précisément l'abstinence de poisson : comment Abercius se serait-il vanté d'avoir violé cette obligation pendant son voyage à Rome (1) ? Et comment les anciens chrétiens, qui ont certainement vénéré Abercius, auraient-ils commis cette étrange confusion, de prendre pour un évêque chrétien un prêtre de Cybèle ?

M. Harnack (2) nie aussi le caractère chrétien de l'inscription, et y voit un reflet du syncrétisme oriental ; le pasteur serait Attis, le roi (il lit βασιλέα) et la reine seraient Jupiter et Junon. Ses raisons de douter ne sont pas différentes, au fond, de celles de M. Ficker, lesquelles, on vient de le voir, sont assez faibles. « Comment, a écrit de Rossi, prendre au sérieux de pareils songes ? Comment les admettre à une discussion scientifique » (3) ?

Il en faut dire autant de la nouvelle hypothèse proposée récemment par M. Dieterich (4) et adoptée par M. Salomon Reinach (5). Abercius serait venu à Rome pour les fêtes données par l'empereur Héliogabale en l'honneur du dieu Élagabal et de la déesse céleste de Carthage réunis par lui dans un sanctuaire du Palatin. Seulement pour voir dans le monument tout ce qu'y trouve M. Dieterich, il faut changer βασιλείαν en βασιλῆαν, Πίστις en Νῆστις, c'est-à-dire faire violence au texte gravé et s'écarter de celui des Actes,

1. Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1894 ; — Duchesne, *Bullet. critiq.*, mars 1894.

2. Dans les *Texte und Untersuchungen*. Leipzig, 1895, t. XII, fasc. 4.

3. *Bullett.*, 1894. Cf. Marucchi, *Nuovo bullett.*, loc. cit. ; — Duchesne, *Mélanges de l'École franc.*, t. XV, 1895 ; — Wilpert, *Fractio panis*, p. 95 sq. ; — Schultze, *Theologisches Litteraturblatt*, 1894.

4. *Die Grabschrift des Aberkios*, 1896.

5. *Rev. critiq.*, 14 déc. 1896.

prendre le mot ΛΑΟΝ dans son sens douteux ou au moins très rare de « pierre », et oublier que l'inscription, antérieure à l'an 216, l'est aussi aux fêtes célébrées par Héliogabale, qui ne devint empereur qu'en l'an 218 (1). Explication forcée, qui ne saurait nous enlever le droit de continuer à regarder l'inscription d'Abercius comme une inscription chrétienne et même comme « la reine des inscriptions chrétiennes », ainsi que l'appelaient de Rossi. Elle est peut-être, en effet, la plus importante de toutes au point de vue dogmatique : elle ne fait pas allusion seulement au dogme de l'Eucharistie, mais au culte de la T.-Ste Vierge, à la communion des Saints, à la prière pour les morts et à la suprématie de l'Église romaine.

1. Cf. Duchesne, *Bullet. critiq.*, 1897, p. 101-107 ; — G. de Sanctis, *Theolog. Zeitschrift*, d'Innsbruck, 1897, p. 673 sq. ; — Zaccherini, *L'iscrizione di Abercio*, Roma, 1898.

